

FRANÇOIS CLUZET

JOSÉ GARCIA

DORIA TILLIER

CANAILLES

**UN FILM DE
CHRISTOPHE OFFENSTEIN**

Durée : 1h26

LE 14 SEPTEMBRE AU CINÉMA

Le matériel est téléchargeable sur le site www.ugcdistribution.fr

DISTRIBUTION

ORANGE STUDIO par UGC DISTRIBUTION

21, rue Jasmin - 75016 Paris

Tél. : 06 20 75 13 77

PRESSE

PRESSE LAURENT RENARD

Laurent RENARD et Elsa GRANDPIERRE

01 40 22 64 64

laurent@presselaurentrenard.com

elsa@presselaurentrenard.com

PRESSE DIGITALE

AGENCE DÉJÀ

marion@agencedeja.com

Tél. : 06 19 44 01 65

marie@agencedeja.com

Tél. : 06 89 54 16 12

SYNOPSIS

Suite à un casse qui a mal tourné, Antoine blessé à la jambe, débarque de force chez Elias pour se trouver une planque.

Rien ne destinait le braqueur, un rien anarchiste, à croiser la route de ce prof d'histoire sans histoire. S'engage alors un étrange rapport entre les deux hommes où se mêlent emprise et complicité. Mais c'était sans compter sur Lucie, l'enquêtrice un peu spéciale, chargée de l'affaire...





ENTRETIEN AVEC CHRISTOPHE OFFENSTEIN, réalisateur du film



Qu'est-ce qui vous intéressait dans le livre d'Ian Levison dont s'inspire le film ?

J'ai découvert ce livre grâce à François Cluzet : après *EN SOLITAIRE*, nous avions envisagé de travailler à nouveau ensemble. Nous avons tous les deux eu un coup de cœur pour *Une Canaille et demie*, qui nous semblait la bonne histoire pour une adaptation au cinéma. Il y avait tous les ingrédients d'une histoire que j'avais envie de raconter : le dysfonctionnement de la société, la singularité des personnages et la satire du quotidien.

Comment s'est passée l'adaptation ?

On a eu du mal à trouver le bon angle d'attaque : dans le livre, l'histoire se déroule aux États-Unis, où les codes culturels sont très différents des nôtres. L'intérêt du roman résidait surtout dans sa dimension psychologique et nous nous devions de transposer l'angoisse intrinsèque des personnages afin de créer des situations ubuesques, parfois tendres, parfois tendues, parfois drôles.

Le travail d'écriture pour adapter ce roman a été de longue haleine, et après trois années de travail avec l'aide de Narjiss Slaoui et de Jonathan Koulavsky, le scénario était finalisé.

Le film s'amuse à faire se croiser les trajectoires de trois personnages qui n'auraient jamais dû se rencontrer...

Ce sont en effet trois univers différents qui sont amenés à se croiser alors que rien ne les y destinait. Chacun des personnages est une représentation singulière de notre société.

Le trio formé par nos trois personnages nous pousse à nous questionner sur notre rapport à l'altérité, à la communication et à l'ambivalence de nos sentiments.

Ils sont tous les trois, à des degrés divers, dans l'immoralité...

Je tenais absolument à éviter les bons sentiments. Au contraire, je m'applique à être moi-même dans l'immoralité ! (rires) Même quand il risque d'y avoir un soupçon de morale, je m'emploie à le gommer.. L'intérêt, justement, était de profiter d'un moment d'égarement dans la vie des personnages pour proposer une comédie sarcastique.

Ils ont en commun leur solitude et leur côté « électron libre »...

Sous des apparences lisses et respectables, ce sont en réalité trois personnages en révolte. Leurs résistances révèlent une forme d'irrévérence, qui infuse notre société, mais qui est souvent tue. Le film permet à tous ceux qui en ont envie d'assumer leur insoumission et leur singularité, en dehors des normes imposées.

Maniaque, obsessionnel de l'ordre, installé dans une routine que rien ne saurait perturber, Elias dissimule pourtant une vraie perversité...

Je voulais en faire un intello, à la limite de la caricature de cette classe moyenne éduquée, animée par une volonté d'appartenir à un milieu et à un mode de pensée qui sont parfois loin d'elle. Elias éprouve ce besoin viscéral d'exister dans la société, de devoir faire ses preuves, de légitimer son statut de professeur et il est crucial pour lui d'obtenir une reconnaissance. C'est ce qui nourrit cette dualité chez lui.

C'est un étrange rapport de force qui s'engage entre Elias et Antoine, fait de domination, d'affection, d'émulation...

Ce qui est intéressant chez Antoine, c'est sa liberté. Il n'a ni besoin de prouver quoi que ce soit, ni de reconnaissance. Reclus chez Elias dans sa condition de fugitif, il va découvrir un personnage dont l'appréhension de la vie est diamétralement opposée à la sienne. Cette vie commune donne lieu à des rapports complexes, qui nourrissent et font évoluer leur relation au même titre que l'histoire dans sa globalité.

L'ambivalence de leurs échanges est surprenante et nous transporte dans une comédie décalée.

Du baseball aux cheerleaders, vous multipliez les références aux codes américains.

On souhaitait conserver ces clins d'œil à la culture américaine pour décaler un peu notre film, d'autant que ce ne sont pas des situations habituelles dans le cinéma français.

La présence des cheerleaders était aussi une façon de représenter l'évolution de nos nouvelles générations, dont les différences géographiques et culturelles s'estompent de plus en plus, notamment avec les réseaux sociaux...

La géographie du film n'est pas définie.

Il y avait une vraie volonté d'inscrire l'histoire dans un espace indéterminé. Je voulais que le film n'appartienne à personne et qu'il soit « apatride ». Il peut aussi bien se passer dans la banlieue d'une grande ville que dans une ville moyenne de province, voire hors de France. Cela rejoint aussi ma volonté d'immiscer le spectateur dans des histoires individuelles, presque comme l'assouvissement d'un plaisir coupable qui est celui de la curiosité. On pénètre ici dans l'intimité de cette maison parmi les autres, à un endroit où les vies se croisent en apparence, sans jamais vraiment se révéler.

Comment s'est passé le casting ?

Avec François Cluzet on se connaît très bien. Je sais qu'il a cette faculté à se glisser dans la peau de son personnage et à l'incarner. François et Antoine ont des similitudes, et ils ont tous deux leur part de mystère. Il est généreux dans le jeu et avec ses partenaires, il est constamment dans le partage. Cette approche était primordiale pour raconter notre histoire.

Il y a une ambivalence dans les rôles qu'interprète José Garcia qui me plaît beaucoup. Je l'avais trouvé prodigieux dans LE COUPERET de Costa-Gavras ! Je pense d'ailleurs qu'un acteur n'est jamais aussi bon que lorsqu'il sort de ses habitudes et de ses facilités. Dans CANAILLES il est formidable parce qu'il exprime totalement le contraire de ce qu'il laisse paraître.

J'ai toujours aimé le sens de la liberté de Doria Tillier, sa force de proposition et sa facilité à entrer dans la peau de personnages qui semblent tellement éloignés d'elle. C'est une comédienne généreuse, spontanée et juste.

Avec l'ensemble des acteurs, on était dans la créativité : on était ensemble, on formait une équipe et on vivait une aventure. Ils s'investissent et se donnent à 100%.

Quel était votre axe de mise en scène ?

Le plus compliqué, c'était de faire en sorte que le temps passe sans que l'on s'en aperçoive et sans que l'on éprouve cette lassitude qui n'appartient qu'à Antoine, à l'inverse d'Elias qui s'habitue à cette présence chez lui et en tire profit – jusqu'à un certain point. Pour autant, le personnage d'Antoine n'est pas aussi lisse qu'il n'y paraît et il fallait, dans la mise en scène, rendre palpables ses changements d'humeur, notamment à travers la découverte d'un monde qui lui était jusque-là inconnu.

Que souhaitiez-vous concernant la musique ?

J'ai travaillé avec le compositeur Christophe Julien, qui a composé de nombreuses musiques de films, notamment certains d'Albert Dupontel. J'ai été conquis par l'habileté avec laquelle il parvenait à insuffler humour et légèreté, au service de l'irrévérence, de l'histoire et des personnages.

La direction artistique est d'une grande fluidité.

Avec le chef décorateur (Olivier Radot) ainsi que le chef-opérateur (Martin De Chabaneix), nous avons principalement travaillé sur la maison du personnage d'Elias, décor principal du film, afin que nos deux personnages puissent pleinement s'exprimer dans leurs caractères respectifs.

Nous nous sommes aussi efforcés de rendre la lumière intemporelle et géographiquement imprécise ; cette approche nous a permis d'accentuer la dimension humoristique.

Je voulais que le film emprunte certains codes au polar, mais sans que la torpeur soit omniprésente. Au contraire, je voulais des moments de vie quotidienne pour éviter tout excès de suspense inutile, sauf dans certaines scènes-clés comme celles du casse ou de la cave. Mais l'essentiel était que le naturel et la vie s'insinuent partout afin qu'on ne se pose pas de question et qu'on ne sache jamais où le film nous emmène.



ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS CLUZET, Antoine

C'est vous qui avez fait découvrir Une canaille et demie à Christophe Offenstein, qu'est-ce qui vous a intéressé dans ce livre ?

Après avoir tourné ensemble EN SOLITAIRE, nous avions envie avec Christophe de trouver un autre sujet. En lisant Une canaille et demie, j'ai su qu'on tenait un roman assez dingue et que nous pourrions en faire un nouveau film. Le roman lui a plu ainsi qu'aux producteurs qui ont acheté les droits d'adaptation et on a tous pu se lancer dans cette nouvelle aventure.

Pourquoi pensiez-vous que Christophe Offenstein serait le bon metteur en scène pour un tel projet ?

L'essentiel, c'est de pouvoir faire équipe et le talent de Christophe s'épanouit pleinement dans le collectif. Après notre première expérience, je savais qu'il était le bon metteur en scène : tout est possible avec lui en termes de proposition de jeu, de liberté et d'humour.

Qu'est-ce qui vous semblait essentiel de conserver dans l'adaptation ?

Ce qui me plaisait, c'était le côté décalé, un brin british, bien que le roman soit Américain. Une espèce d'entre-deux, pas tout à fait thriller et plutôt comédie, sentimental et féroce, cruel pour rire.

Votre personnage, Antoine, est une sorte de libertaire, joyusement immoral, qui se moque des injonctions sociales. Comment l'avez-vous perçu et abordé ?

C'est un braqueur, mais on comprend que l'argent n'est plus l'essentiel pour lui. Le souhait d'une liberté totale, l'adrénaline que lui procure les risques qu'il prend et l'ivresse d'une situation singulière lui apportent le vif sentiment d'exister. Immoral mais anarchiste, c'est une sorte de beatnik qui n'a rien à perdre, qui

passé d'une désillusion pacifique à l'action directe : quand on a plus d'argent et qu'on ne croit plus à la justice, on pense que le mieux est de se servir en prenant tous les risques. Ce qui au final, ne représente pas grand-chose pour lui.

Il est hors-norme – il fallait tout inventer, sa façon de parler, celle de s'habiller... Le fait de ne rien prendre au sérieux devient comme une suite logique à son désœuvrement et il fera tout pour embarrasser Elias, pour le choquer. Il prendra beaucoup de plaisir à le voir paniquer.

Il ne tarde pas à percer Elias à jour. Au-delà du fait qu'il soit armé, pourquoi a-t-il un tel ascendant sur son « hôte » ?

Il se rend compte de la faiblesse d'Elias, il a naturellement une maturité et une expérience de vie, une force de caractère que n'a pas l'autre qui est très structuré, apprécié dans son univers de prof. Il a le sentiment que c'est un planqué et veut le déstabiliser d'autant qu'il tient la preuve qu'Elias n'est pas irréprochable, Antoine a un joker dans sa main et joue avec lui comme un chat avec une souris.

Il semble développer une certaine affection pour lui et il lui redonne confiance en lui...

Oui, bien que solitaire et ne rêvant que de s'échapper au bout du monde pour élever des lamas – idée certainement très intéressante bien que très originale –, il est touché par Elias. Il s'attendait à plus de combativité de sa part, il se prend d'amitié pour lui, il a envie de l'aider, de le renforcer, de le convaincre que la peur ne sert à rien et qu'il faut trouver en soi les armes pour se battre.

En dehors du fait que Lucie est flic, Antoine ne supporte pas qu'elle se rapproche d'Elias, comme s'il était jaloux...

Je ne crois pas qu'il soit jaloux mais c'est sa souris à lui : il n'a pas envie qu'on la lui prenne, qu'on le prive de son jouet et peut-être qu'il sent qu'une personne en plus serait de trop, d'autant qu'il ne la connaît pas et comme pour chaque voyou, le nouvel intrus peut toujours être dangereux – disons qu'il s'en méfie. Qu'il a un sixième sens. Et la suite va lui donner raison.

Lui avez-vous imaginé une trajectoire ?

On apprend moins de choses sur lui que sur les autres. On ne raconte rien – c'est une sorte d'énigme de loup solitaire comme je le disais, mais l'affection qu'il porte à son hôte en fait le moins suspicieux des trois. C'est une confiance aussi qu'il finit par offrir à Elias et qu'il va pouvoir regretter, lui qu'on pensait capable de faire des victimes va se retrouver face à pire que lui, comme si les faibles, quand ils sont acculés, prennent des chemins plus cruels.

Vous n'aviez pas donné la réplique à José Garcia depuis QUATRE ETOILES. Comment se sont passées les retrouvailles ?

José est un acteur qui peut tout jouer, de la comédie la plus démente aux sentiments les plus purs, il peut révéler n'importe quel personnage. Et dans la vie, il est magnifique d'humanité, il a une humilité et une générosité hors du commun. Je l'admire depuis longtemps et je ne me lasserai jamais de l'avoir comme partenaire.

Vous n'aviez jamais tourné avec Doria Tillier. Comment s'est passée votre relation de travail avec elle ?

Nous n'avons aucune scène ensemble, ce qui m'a frustré. Dès qu'on la voit, sa présence est lumineuse, sensible, terriblement touchante. Ce fut la surprise du film. On l'aime immédiatement, il y a une sincérité extraordinaire chez elle, ça ne triche pas, jamais, même si ça peut lui coûter.



ENTRETIEN AVEC JOSÉ GARCIA, Elias

Qu'est-ce qui, au départ, vous a séduit dans ce projet ?

Son caractère atypique ! J'aime participer à un film quand il ne ressemble à pas à ce que j'ai fait auparavant. J'ai apprécié sa tonalité singulière, un peu décalée, pince-sans-rire, et difficile à qualifier. C'est un univers étrange qui est toujours sur le fil du rasoir.

J'étais également très heureux de retrouver Christophe Offenstein, avec qui j'avais collaboré en tant que chef-opérateur, et d'avoir François Cluzet à mes côtés. Quant à Doria Tillier, j'avais tourné dans un petit film totalement barré pour les trente ans de Canal Plus : j'adorais ce qu'elle faisait à l'antenne comme Miss Météo et j'étais content de partager quelques scènes avec elle.

Comment avez-vous abordé Elias, obsessionnel de l'ordre et homme routinier, qui dissimule pourtant une réelle perversité ?

Il a la perversité des gens seuls, sans se rendre compte qu'il est pervers. Il a réussi à se créer un petit monde propre et conventionnel où il est confortablement installé et n'a pas du tout conscience de ce qu'il fait.

Avez-vous senti le besoin de lui imaginer une trajectoire, un passé, une histoire ?

C'est un maniaque sur de nombreux points de détail, et en particulier sur la propreté. Il n'est quasiment pas sorti de son adolescence et il a besoin de se rassurer grâce à des TOC, comme les grands sportifs d'une certaine manière. Elias est un type en apparence effacé, qui a besoin de se protéger du monde extérieur, et qui n'est à l'aise qu'en présence d'ados. On sent qu'il a subi beaucoup d'humiliations dans sa vie et j'ai travaillé dans cette direction car c'est ce qui provoque le plus de dégâts chez l'être humain. On ne se rend pas compte qu'avec tout ce qu'on fait pour maltraiter les gens, notamment au travail, ceux-ci finissent par se révolter.

Il est enseignant, mais il rêve d'écrire un grand ouvrage d'histoire.

C'est un homme qui régurgite ce qu'il a appris, alors qu'au fond de lui, il a plus de compétences qu'il n'y paraît car il écrit un livre très pointu, même s'il n'intéresse personne. Il s' imagine qu'à partir du moment où il étudie un sujet dont personne n'a jamais parlé, il va devenir un héros. Mais il est besogneux, appliqué, et, encore une fois, il a réussi à se retrancher dans son petit monde. C'est alors que débarque Antoine qui le bouscule, qui l'humilie, et c'est ce qui fait qu'une violence s'installe. Car tout être bafoué et poussé dans ses retranchements – et profondément frustré – finit par faire des choses extrêmes.

Qu'est-ce qui vous intéresse chez ces personnages dissimulant une vraie fêlure ?

J'ai toujours besoin des failles chez les personnages que j'interprète et c'est ce qui m'intéresse le plus chez l'être humain : ce qui me plaît, c'est la différence. L'uniformisation de tout, censée rendre les systèmes plus accessibles, me terrifie, tout comme l'obsession hygiéniste de nos sociétés m'effraie. Elias est un personnage symptomatique du monde d'aujourd'hui. La seule chose qui ne le rend pas totalement détestable, c'est qu'il ne bascule pas vers le cynisme : il garde un peu d'honnêteté au fond de lui.

Au-delà de la terreur que lui inspire d'abord Antoine, il semble vouer une véritable admiration à ce gangster affranchi des lois.

Je crois surtout que la liberté d'Antoine est un grand leurre : c'est en étant intégré à la société et en faisant bouger les lignes de l'intérieur qu'on est vraiment rebelle. Antoine s'indigne contre la société, mais il se fait toujours rattraper par elle, et si son discours est celui d'un homme révolté, il est la première victime de la société. Il a des rêves qui sont vite limités car la société se charge de lui asséner des coups pour le mettre à terre. Comme le personnage de Doria et le mien, il n'a pas les codes.

Mieux encore, Antoine s'affirme peu à peu comme un mentor pour lui et lui permet de sortir de sa réserve...

Leur relation me fait penser à la pièce HAUTE SURVEILLANCE de Jean Genet, huis clos se déroulant dans une prison entre trois personnages. Antoine l'émancipe, essaie de le bousculer et, surtout, capte très vite qui il est. Car la seule force du personnage de François, c'est qu'il n'est pas du tout dupe de la capacité des gens à faire des choses horribles. D'ailleurs, il n'y a pas un endroit au monde sans histoires sordides dans les placards : même dans les petites villes tranquilles et bucoliques, il y a de l'envie, du désir inassouvi, et ce sont des situations qui peuvent rapidement devenir explosives. Au fond, Antoine est le révélateur de l'ambition d'Elias et le témoin de sa perversion. Il le gêne et le dérange, le brutalise et l'humilie.

Pourquoi Elias s'intéresse-t-il à ce point au base-ball, qui est loin de la culture française ?

Je crois que cela renvoie, chez lui, à une forme de fascination adolescente pour l'Amérique. Il permet aussi à son village de se démarquer du football et d'un phénomène franco-français : tous les notables du coin ont envie de montrer à la face du monde qu'ils ne sont pas comme les autres. C'est amusant de voir des gens qui s'adonnent à un sport totalement américain dans une région française. Par ailleurs, le base-ball, auquel je n'ai jamais rien compris, correspond bien à l'esprit d'Elias : les règles sont très particulières et exigent plus de mathématique, de jugeote et de technique que le football. Sur le tournage, je me suis contenté d'attraper la balle et de faire des signes de la main !



ENTRETIEN AVEC DORIA TILLIER, Lucie

Qu'est-ce qui vous a séduite dans le projet ?

J'étais heureuse participer à un film intime, où je sentais qu'on allait être assez libres. C'était aussi l'occasion de me confronter à un personnage différent de ceux que j'avais joués jusque-là. J'aime tenter des choses différentes.

Comment avez-vous réagi en lisant le scénario ?

J'ai aimé ce mélange de genres, entre thriller, comédie et absurde. J'aime bien qu'il y ait un peu d'humour même quand ce n'est pas une franche comédie. Surtout, ce qui m'a séduite dans le scénario, c'est qu'on ne sait jamais à quel degré se situe l'histoire et si certaines scènes sont à prendre au sérieux ou pas. J'adore ça !

Qui est cette femme flic, insatisfaite de son statut et désireuse d'être mutée ?

Quelque part, elle n'a plus rien à perdre ! En dehors de sa fille, elle a peu ou pas d'égards pour les gens de son entourage – ni pour son amant, qui est accessoirement son patron, ni pour les mecs qu'elle croise dans la rue pour leur voler leur barrette de shit. Elle n'a plus de valeurs morales. Car au fond, elle ne fait plus son métier pour les bonnes raisons.

C'est aussi une maman...

C'est ce qui la fait avancer. Elle qui est si désillusionnée, peu impliquée dans son boulot et prête à coucher à n'importe qui, a tout de même un enfant qui la raccroche à la vie. Pour autant, elle ne passe pas autant de temps avec sa fille que la plupart des parents et même sur ce terrain-là, elle n'est pas très satisfaite d'elle-même.

Pensez-vous qu'elle soit séduite par Elias ?

La situation est plus circonstancielle que cela : elle le trouve assez drôle et elle sent intuitivement qu'il a des choses à cacher qu'elle a envie de creuser, sans savoir encore quoi creuser précisément à ce moment-là. Pour elle, le sexe est tellement léger et futile que le

fait de coucher avec lui ne signifie pas qu'il lui plait. Peut-être a-t-elle aussi envie, même inconsciemment, d'entrer chez lui...

Que vous êtes-vous raconté sur son parcours ?

Au départ, elle a voulu faire ce métier pour de bonnes raisons, autrement dit contribuer au bon fonctionnement de la société. Mais elle a été désabusée parce qu'elle a côtoyé des flics pourris et constaté que ce qu'elle fait ne change rien. Elle a eu un enfant très jeune, ce qui l'a obligée à faire beaucoup de concessions. Elle vit donc sa désillusion plus jeune que la plupart des gens, chez qui cela se produit vers la cinquantaine. Je ne crois pas qu'elle ait traversé des situations dures en elles-mêmes, mais j'imagine que, dans le milieu de la police, on est vite désabusé car on est confronté à des aberrations, à des injustices.

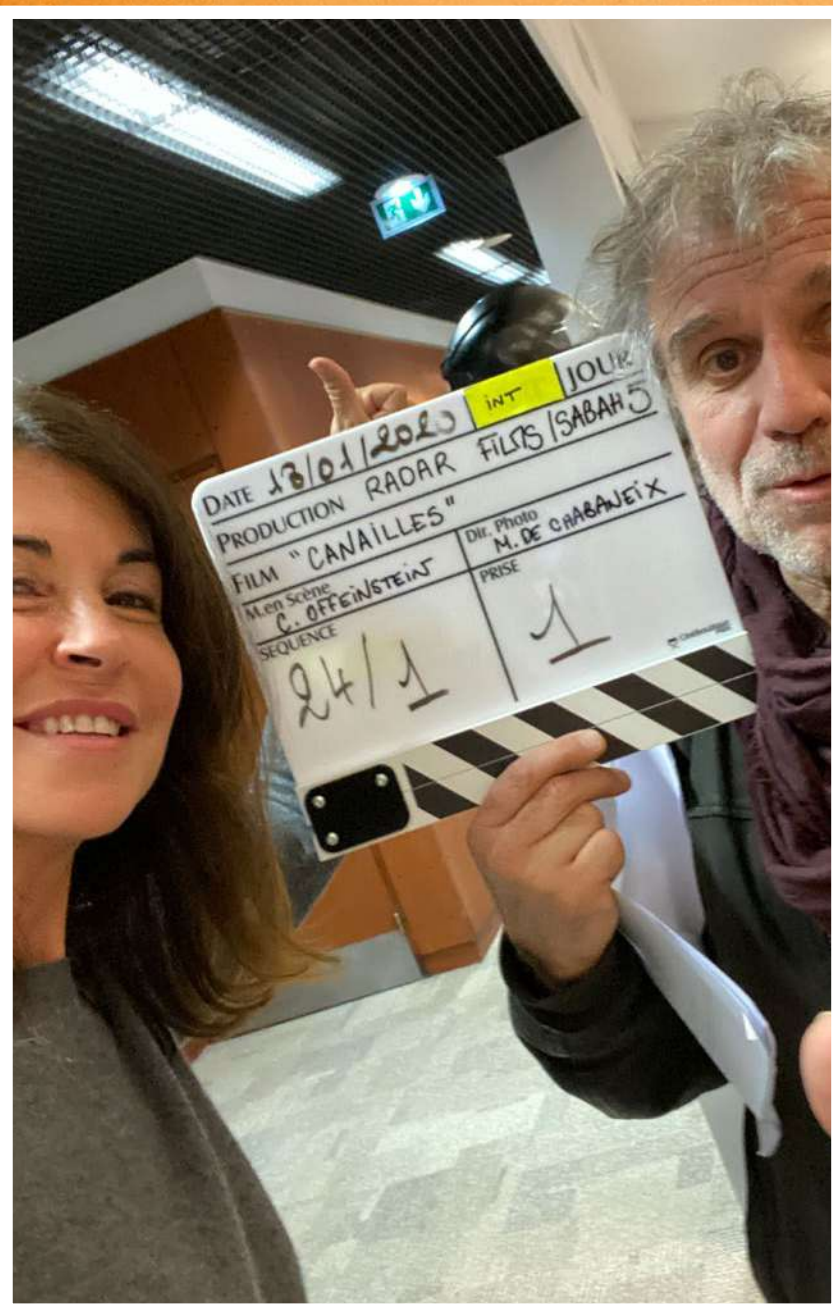
Vous n'aviez jamais tourné avec José Garcia. Comment s'est passée votre collaboration ?

C'était très agréable parce qu'il est heureux d'être sur le plateau et qu'il est très disponible. On changeait beaucoup de choses au dernier moment, et il est toujours prêt à improviser. Il est très investi et il a surtout un vrai esprit d'équipe.

Parlez-moi de Christophe Offenstein en tant que directeur d'acteurs.

Il veut que ses acteurs soient très libres. Il commence sa direction d'acteurs en créant une ambiance agréable et propice pour qu'on se sente libre et qu'on s'amuse. Comme il est chef-opérateur, tout va vite et c'est d'ailleurs le tournage où j'ai passé le moins de temps à attendre. Tout était organisé en fonction des acteurs, nous avions peu à nous préoccuper des réglages lumière. Christophe est très ouvert à l'improvisation de manière générale : il ne part jamais avec une idée arrêtée et avec lui tout peut être modifié jusqu'au dernier moment. C'est donc très réjouissant.

ENTRETIEN AVEC NARJISS SLAOU, co-scénariste et co-productrice du film



Qu'est-ce qui vous a séduite et intéressée dans le roman de Iain Levinson ?

François Cluzet venait de terminer la lecture d'un roman de Iain Levinson, il m'a alors proposé de le lire en me disant « là, il y a un film ». J'ai tout de suite été séduite par l'histoire, par le côté immoral des personnages, par ces trois losers dont les chemins n'auraient jamais dû se croiser. Et par l'écriture de Iain Levinson, très cinématographique. Je voyais les dialogues, les situations, le casting et je me suis lancée dans ma première production. Clément Miserez, producteur de Radar Films, nous a immédiatement suivi et l'aventure a commencé. Je dis bien l'aventure car entre le moment où l'idée du film jaillit et le moment de la sortie en salle, c'est un périple incroyable que j'ai découvert à chaque étape de sa construction.

Avez-vous rapidement envisagé de le transposer dans un contexte français ?

Le récit était très intéressant mais il s'inscrivait fondamentalement dans une Amérique cynique, avide d'argent et de reconnaissance. Il fallait donc le transposer dans un contexte français actuel. J'ai rencontré Iain Levinson lors de son passage à Paris et il nous a donné toute liberté d'adaptation. Il était curieux de lire notre version du récit et nous avons pu échanger librement sur la caractérisation des personnages, sur les dissonances face à l'adaptation française, comme par exemple la visite d'Elias à l'armurerie, sa passion pour le Ille Reich, le rôle de Lucie au sein du FBI... Le ton cinglant, l'humour décalé et corrosif, l'immoralité de tous ces personnages qui ferait grincer bien des dents, tous ces ingrédients bien propres au style de Levinson, voilà ce que nous devons avant tout conserver dans notre adaptation.

Pourquoi avez-vous fait appel à Jonathan Koulavsky et Gabor Rassov pour adapter le livre à vos côtés ? Qu'est-ce qui vous plaisait dans leur profil ?

J'ai d'abord travaillé avec Gabor Rassov sur ce projet : Gabor est un scénariste confirmé, il écrit beaucoup pour le théâtre, c'est un poète dans un univers déjanté. Je lui dois beaucoup. Il est authentique, enthousiaste, bienveillant et il m'a laissé une place à ses côtés pour écrire mon premier long métrage. Puis, j'ai rencontré Jonathan lors d'un atelier d'écriture, j'ai adoré son style, son univers. Nous préparions chacun un premier long métrage et nous avons poursuivi ensemble la réflexion et l'écriture de CANAILLES jusqu'à la version définitive. Je privilégie l'écriture à plusieurs mains, la confrontation des idées, la remise en question des personnages, l'empreinte de chaque vécu des auteurs sur le récit et la contradiction qui s'ensuit.

L'immoralité des trois protagonistes et l'humour teinté d'absurde sont davantage anglo-saxons que français. C'étaient des éléments qu'on devait absolument retrouver dans le scénario pour vous ?

C'est cet humour qui nous a séduits lors de notre première lecture : les dialogues cinglants, les situations où les limites sont franchies, rarement pour les bonnes raisons. Et l'immoralité de nos trois personnages principaux : l'intelligence d'Antoine en rébellion contre la société, la ruse d'Elias, professeur onctueux, qui franchit les limites sans avoir l'air d'y toucher, la désinvolture de Lucie, personnage complexe, en proie à la misogynie et à l'incompétence de sa hiérarchie. Côté polar, nous avons pris plus de liberté sur la résolution, nous éloignant du parti-pris du roman pour un effet de surprise plus énergique.

Quelle a été votre implication dans le casting ?

Nous avons beaucoup échangé avec Christophe Offenstein et Clément Miserez sur la distribution des trois rôles principaux. Le rôle d'Antoine a tout de suite séduit François Cluzet et il a beaucoup collaboré à la construction de son personnage pour donner à ce braqueur de grand chemin une tendresse et une forme d'intégrité qui nous charme. Christophe Offenstein a pensé à Doria Tillier pour le personnage de Lucie : Doria nous embarque avec elle et son personnage très complexe qui flirte avec le crime. Et lorsque nous avons pensé à José Garcia pour incarner Elias, nous avons tous été emballés. José a parfaitement su mettre en lumière le côté introverti et sombre de notre personnage.



FICHE ARTISTIQUE

François CLUZET Antoine

José GARCIA Elias

Doria TILLIER Lucie

Louna ESPINOSA Lola

Zoé GARCIA Marianne

Avec la participation de Pascal DEMOLON Le commissaire



FICHE TECHNIQUE

UN FILM DE	Christophe OFFENSTEIN
SCENARIO	Jonathan KOULAVSKY Narjiss SLAOUI Gabor RASSOV
D'APRES LE ROMAN	« UNE CANAILLE ET DEMIE » de Iain LEVISON – Editions Liana Levi
MUSIQUE ORIGINALE	Christophe JULIEN
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE	Martin DE CHABANEIX
PREMIER ASSISTANT REALISATEUR	Aurélien FAUCHER
DECORS	Olivier RADOT
MONTAGE	Jeanne KEF
SON	Jérôme CHEVENOY
COSTUMES	Camille RABINEAU
CASTING	Mathilde SNODGRASS
DIRECTEUR DE PRODUCTION	Luc MARTINAGE
DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION	Aurélien ADJEDJ
PRODUIT PAR	Clément MISEREZ Matthieu WARTER Narjiss SLAOUI
COPRODUCTION	RADAR FILMS SABAH 5 PRODUCTIONS ORANGE STUDIO
AVEC LA PARTICIPATION DE	OCS
EN ASSOCIATION AVEC	COFIMAGE 32
DISTRIBUTEUR	ORANGE STUDIO par UGC DISTRIBUTION